

Le costume des ecclésiastiques européens en Asie Un exemple d'inculturation

Bernard Berthod

Conservateur, Musée d'art religieux de Fourvière, Lyon, France

Abstract:

Soon after the first European Jesuits came to China, at the end of the sixteenth century, they shed their traditional costume to don a special one, close to the one worn by the local elite: dress, footwear and headgear. Likewise, during the eucharistic celebration, the priest wears the same ancient cap common to the Imperial Court, the fang ky-mao, granted by the emperor to the missionaries. This clothing, approved by the Holy See, allowed a better integration of the Catholic religion and its clergy.

The same tradition can be found in Korea and in India with father Roberto de Nobili (1577-1656), missionary in India (Madurai) who became sannayâsi, and dressed in brahmin. Despite the hazards of the history, and the questions of Roman authorities, this tradition will last until the twentieth century, as confirmed in many iconographic and photographic documents.

Résumé :

Peu de temps après l'arrivée des premiers jésuites européens en Chine, à la fin du XVIe siècle, ceux-ci abandonnent le costume de leur Ordre pour prendre un costume particulier, proche de celui de l'élite locale : robe, souliers, couvre-chef. De même pour la célébration liturgique, le prêtre se coiffe d'un bonnet rappelant l'ancien bonnet aulique porté à la cour impériale, le fang ky-mao, dont l'empereur donne la jouissance aux missionnaires. Ce costume, approuvé par le Saint-Siège, a pour but de permettre une meilleure intégration de la religion catholique et de son clergé, étranger ou autochtone. Le même phénomène s'observe en Corée et aux Indes avec le père Roberto de Nobili (1577-1656), missionnaire en Indes (Madurai) et devenu sannayâsi et s'habillant en brahmane. Malgré les aléas de l'histoire et les interrogations des autorités romaines, cette coutume se perpétue jusqu'au XXe siècle comme le montrent de nombreux documents iconographiques et photographiques.

Contenu :

Évangélisation en Asie / Chine / Vietnam / Corée / Indes / Conclusion / Bibliographie

Évangélisation en Asie

La tradition fait remonter aux premiers siècles l'évangélisation de l'Extrême-Orient : Indes et Chine. La présence chrétienne est attestée dès le haut Moyen-âge par des inscriptions comme celle de la stèle de Xi'an. Les chrétiens nestoriens professent une doctrine christologique affirmant que deux personnes, l'une divine l'autre humaine, coexistent en Jésus. Ils se séparent des autres Eglises après le concile d'Ephèse en 431. Les chrétiens nestoriens ont envoyé des missions en Indes et en Chine dès le VIe siècle et les franciscains sont allés jusqu'à Pékin au XIIIe siècle. Cependant, il ne semble pas que des communautés chrétiennes se soient organisées de manière durable. A l'époque moderne, l'élan du Concile de Trente (1545-1563), incite les papes à envoyer comme missionnaires en Extrême-Orient des religieux et membres des nouvelles congrégations comme les Jésuites.

Les premiers missionnaires jésuites partent pour la Chine à la fin du XVIe siècle. Le plus célèbre d'entre eux, Matteo Ricci (1552-1610) arrive à Macao en 1582 ; il y perfectionne sa connaissance des langues chinoises et s'installe à partir de 1583 dans la province de Canton où il demeure 18 ans. A sa suite, de nombreux Jésuites s'installent dans l'Empire et plusieurs occupent des postes culturels à la cour impériale ; par exemple Adam Schall von Bell (1592-1666), astronome renommé et le frère Guiseppe Castiglione, peintre à la cour (1688-1766). Ils sont ensuite rejoints par les prêtres de la toute jeune société des Missions étrangères de Paris (MEP), fondée par le chanoine François Pallu (1626-1684) ; ceux-ci fournis-

sent les cadres administratifs des futurs diocèses et les préfets apostoliques. Après avoir convaincu Alexandre VII de l'importance de sa nouvelle Société, François Pallu est sacré évêque d'Héliopolis par le cardinal Antonio Barberini en novembre 1658 et organise la mission depuis Paris. L'année précédant sa mort, il part pour la Chine où il arrive en février 1684. C'est le premier évêque européen à avoir foulé le sol chinois. A sa mort, quelques mois plus tard, 69 missionnaires français sont présents dans l'Empire dont six vicaires apostoliques. L'un d'eux, Charles Maigrot (1652-1730), premier vicaire apostolique du Fu Kien (Fujian), rédige un *Court exposé des Rites chinois* envoyé à Paris en octobre 1693 (Archives MEP, ms. 279 /82). Cette pénétration se poursuit tout au long du XVIIIe siècle. D'autres congrégations missionnaires renforcent la présence européenne dans l'Empire : les Lazaristes après la dissolution des jésuites (1773), les Oblats de Marie-Immaculée aux Indes, la congrégation belge de Scheutveld en Chine, la Société du Verbe divin, les Frères des Ecoles chrétiennes en Cochinchine.

Les missionnaires pratiquent, le plus souvent avec succès, le principe de l'« accommodation » selon lequel il convient d'adapter, de façon pertinente, la présentation et l'enseignement du christianisme à la culture indigène. Cette inculturation, très présente en Chine, touche également, mais à un degré moindre, l'empire d'Annam (Vietnam), la Corée et les Indes.

Notre recherche se fonde sur des sources scripturaires et iconographiques. Les textes sont modestes : quelques textes canoniques et des écrits de missionnaires ; les sources iconographiques sont plus nombreuses : gravures, estampes et, à partir de 1860, photographies. Nous avons consulté essentiellement les archives des Œuvres pontificales missionnaires à Lyon (je remercie M. Gaétan Boucharlat de Chazotte, directeur des Œuvres pontificales Missionnaires et Madame Bernadette Truchet, bibliothécaire des OPM) et des Missions étrangères de Paris, MEP (je remercie Madame Lucie Perrault, archiviste de la Société des Missions étrangères de Paris, Madame Ghislaine Olive, conservateur du fonds photographique de la Société des Missions étrangères de Paris et M. Eric Henry, responsable de la salle des Martyrs, de la Société des Missions étrangères de Paris). Cette étude est le point de départ d'une vaste entreprise qui nécessite davantage d'investigation dans les archives d'Ordres religieux missionnaires et de la Congrégation romaine de *Propaganda Fide*, notamment pour déterminer dans ce contexte socio-culturel la part du choix personnel des missionnaires et celles des autorisations romaines. L'analyse du matériel photographique doit être menée avec prudence car, à côté de nombreux clichés pris sur le vif ou posés pour commémorer un événement, il se trouve des clichés pris en studio, sacrifiant à la mode du temps et mettant en scène des personnages vêtus à la manière orientale sans lien avec la réalité quotidienne.

Chine

Peu de temps après leur arrivée, les religieux européens abandonnent le costume de leur Ordre pour prendre un costume particulier, proche de celui de l'élite locale : robe, souliers et couvre-chef.

XVI-XVIIIe siècles

Il ne semble pas que le costume des ecclésiastiques vivant en Chine ait fait l'objet de nombreuses descriptions littéraires en revanche, l'iconographie relativement importante permet d'en suivre les constantes et les modifications entre le début du XVIIe siècle et les années 1930. On distingue plusieurs types de costume ; celui des lettrés, celui de mandarin très orné et porté à la cour et un autre, plus simple, porté au quotidien.



Fig. 1 : Matteo Ricci en compagnie des Pères Verbiest et Schall, gravure d'Antoine Humblot tirée de *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, de Jean-Baptiste du Halde, Paris, 1735. Musée d'art religieux de Fourvière, Lyon.

Le costume des lettrés appelé *hanfu* est porté jusqu'à l'effondrement de la dynastie Ming en 1644. Il se compose d'une étroite jupe, le *chang* qui descend jusqu'aux chevilles, d'une tunique descendant aux genoux, le *yi*, toujours serrée aux poignets et assujettie à la taille par une large ceinture et du *bixi*, pièce d'étoffe qui tombe jusqu'aux genoux. À partir du milieu du XVII^e siècle, la dynastie mandchoue Qing s'impose. Le costume des lettrés mandchous est proche du costume chinois car les mandchous veulent se siniser ; il se caractérise par des manches en fer à cheval et une robe plus près du corps. Les premières images concernant les jésuites apparaissent dès la fin du XVI^e siècle. En 1595, Matteo Ricci est autorisé par le général des jésuites à prendre l'habit des lettrés « pour ne pas heurter les mandarins ». Il est représenté avec une large robe de couleur sombre croisée à droite qui rappelle la soutane jésuite qui n'est pas boutonnée mais simplement croisée, permettant, entre autre, de monter à cheval plus librement ; elle est agrémentée d'un large revers au col et serrée par une ceinture (fig. 1). Il est coiffé d'un bonnet à revers reprenant la forme évasé de la barrette romaine (fig. 2) muni de deux fanons qui tombent sur les épaules. Le père Nicolas Trigault (1577-1628) immortalisé par Rubens, porte la même robe-soutane croisée aux manches amples et serrée par une large ceinture. Le jésuite polonais Michael Boym (1612-1659), savant naturaliste, est représenté de la même manière.



Fig. 2 : Barrette romaine de s. François de Sales, drap de laine, France, vers 1610. Monastère de la Visitation-Sainte-Marie, Annecy.

Le costume de mandarin est plus complexe. Il se compose de deux robes couvertes de broderies, celle de dessus étant plus discrète avec la pèlerine et le pectoral (*pou-fou*) orné d'un volatile ou d'un animal, selon la classe et le grand collier de pierre ou de corail, le *sou-chou*. La coiffure est double : en hiver, le bonnet rond en feutre, laine ou fourrure, au revers relevé contre la calotte, orné d'un bouton en pierre précieuse et éventuellement d'une plume et en été, le chapeau de paille évasé en forme d'abat-jour avec le bouton en pierre précieuse. Les mandarins civils et militaires sont répartis en neuf rangs selon l'importance de leur charge, eux-mêmes divisés en classe. Chaque rang et chaque classe sont distingués par un cabochon de pierre de couleur placé au sommet du couvre-chef. Certains mandarins sont, en outre, distingués par une marque d'honneur particulière sous forme d'une plume placée sur le couvre-chef, la plume de paon étant la distinction la plus élevée.

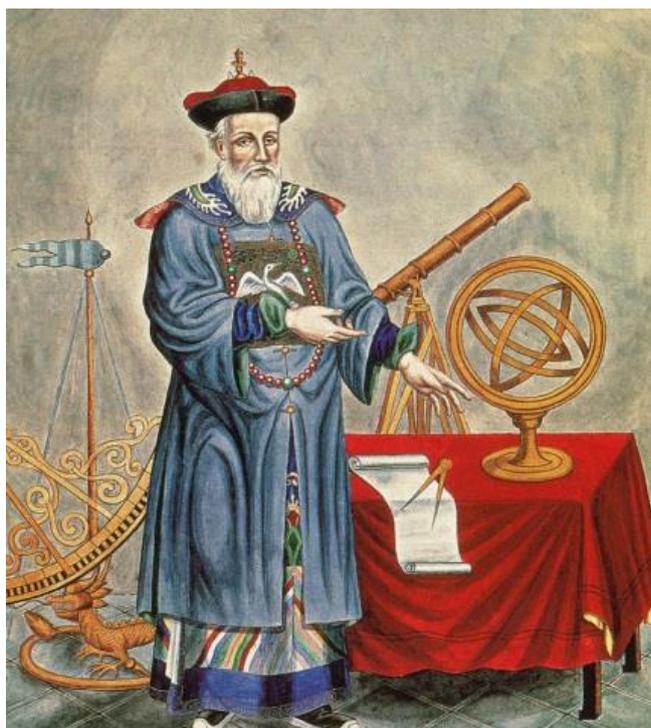


Fig. 3 : Ferdinand Verbiest. Gravure coloriée, début du XIXe siècle. Musée d'art religieux de Fourvière, Lyon.



Fig. 4 : Dominique Parrenin, géographe. Gravure reprise d'un original, début du XIXe siècle. Coll. part.

Dès le milieu du XVIIe siècle, quelques jésuites sont représentés en mandarin avec les insignes caractéristiques. C'est ainsi qu'est figuré le successeur de Matteo Ricci, Nicolo Longobardo (1565-1655) avec sur le pectoral un grand oiseau au plumage sombre ; le célèbre astronome Adam Schall von Bell, est figuré, sur une tapisserie tissée à Beauvais, en compagnie de l'empereur avec un grand oiseau blanc figuré sur le pectoral et un bouton rouge au chapeau d'été. Son assistant et successeur, Ferdinand Verbiest (1623-1688) porte une tenue de mandarin de couleur bleu clair et le pectoral orné de l'oiseau blanc aux ailes éployées (fig. 3). Une gravure anonyme montre le père Dominique Parrenin (1655-1741), géographe et cartographe, vêtu en mandarin avec le pectoral orné d'un oiseau blanc et le chapeau d'été (fig. 4).

Avec ces quelques images, on constate que les premiers jésuites arrivés à la fin du XVIe siècle, ne portent pas systématiquement le costume de mandarin. Ce sont les mérites scientifiques de certains d'entre eux qui leur ont permis d'accéder à ce statut concédé par l'empereur qui les considère comme des fonctionnaires de haut rang. Les pères Schall von Bell et Verbiest portent une robe bleu clair et un pectoral orné d'un grand oiseau ; le bouton du bonnet de couleur rouge signale un mandarin civil de premier ou de second rang, selon Racinet 1888 ; l'oiseau brodé pourrait être une grue sur fond jaune, ce qui correspond aux mandarins de premier à troisième rang ! On voit là dans quelle estime étaient tenus les savants jésuites à la cour impériale.



Fig. 5 :
Grégoire Lopez, Nankin. Gravure rehaussée de couleurs. Coll. part.

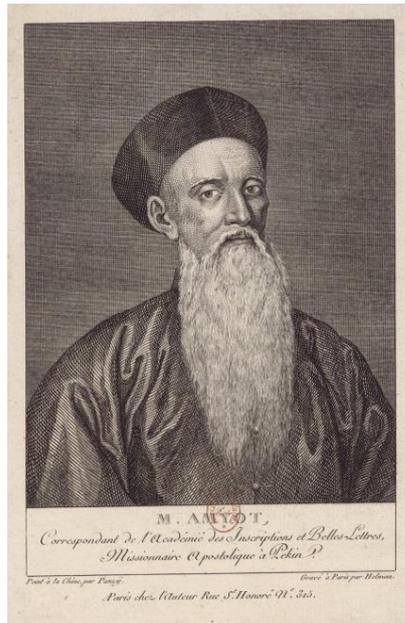


Fig. 6 :
Joseph-Marie Amyot, gravure, fin XVIIIe siècle. Coll. part.



Fig. 7 :
Charles Maigrot, gravure rehaussée de gouache. Musée d'art religieux de Fourvière, Lyon.

Le costume quotidien est plus simple. Pour ceux qui ont rang de mandarin, seul les distingue le bonnet comme Mgr Grégoire Lopez, vicair apostolique de Nankin (1674-1691), représenté dans son intérieur, vêtu simplement d'une tunique sur la robe avec des souliers chinois et le bonnet de mandarin (fig. 5). La robe longue des marchands et des hommes de la classe moyenne convient bien aux religieux car elle s'apparente à la soutane. Ceux-ci la portent noire ou bleu sombre et la boutonnent sur le côté. Parmi de nombreux exemples, le jésuite Amyot, missionnaire à Pékin (1718-1793) est figuré, vers 1770, vêtu d'une soutane noire boutonnée à la chinoise et coiffé d'un chapeau rond (fig. 6). Dans le courant du XVIIIe siècle, Charles Maigrot (1652-1730), vicair apostolique du Fu Kien (Fujian) est vêtue du petit costume chinois composé d'une veste et d'une jupe brodés ; il est curieusement coiffé d'une mitre romaine (fig. 7).

Vers 1685, les missionnaires obtiennent de Rome la permission de porter, lors de leur déplacement, l'habit des Salapoints ou des marchands afin de se fondre dans la population (Archives MEP, carton 276 /357). Ce costume se compose d'une robe longue et d'une veste courte boutonnée ; en été, ils revêtent un caleçon long et une chemise courte (Racinet 1888, planche VII).

XIXe siècle

Au XIXe siècle, les ecclésiastiques européens continuent à se vêtir de la même façon. Pour les occasions solennelles, certains évêques portent le costume traditionnel des mandarins. Sur la tunique avec empiècement pectoral brodé, ils arborent leur croix épiscopale et un collier *sou-chou* comme l'attestent quelques portraits photographiques. Par exemple Mgr Johann Baptist von Anzer (évêque titulaire de Thélépte en 1886, vicair apostolique du Sud-Shangdong), de la Société du Verbe divin, en 1885 et Mgr Célestin Chouvellon, MEP (1849-1924), évêque de Tchonking en 1891 (fig. 8).



Fig. 8 :
Celestin Chouvellin.
Archives photographiques
MEP, Paris.



Fig. 9 :
Mgr Félix Biet (1878-1901).
Archives photographiques MEP,
Paris.



Fig. 10 :
Mgr Biet avec le P. Soulie, vers 1895.
Archives photographiques MEP, Paris.

Pour la vie quotidienne, les prélats s'habillent plus simplement avec une robe longue et une veste courte en soie brodée ton sur ton sur laquelle pend la croix pectorale. A la veille de la première guerre mondiale, la tenue de mandarin est peu à peu abandonnée au profit du costume courant : robe longue, veste courte, bottes ou souliers chinois avec pour couvre-chef la calotte chinoise ou le chapeau d'hiver aux bords relevés et évasés (fig. 9-12).



Fig. 11 :
Mgr Pierre Alphonse Favier, vicaire
apostolique de Pékin (1898-1905).
Archives photographiques MEP, Paris.



Fig. 12 :
Mgr Jean-Baptiste Budes de Guébriant (1860-1935), MEP, vers 1910.
Archives photographiques MEP, Paris.

Si la tenue de mandarin est abandonnée après la proclamation de la République de Chine en 1912, la tenue simple fait partie du quotidien des ecclésiastiques européens jusqu'aux années 1920.



Fig. 13 :
Missionnaire en charrette. Archives photo-
graphiques MEP, Paris.



Fig. 14 :
Auguste Chapdelaine,
martyr (1814-1856) MEP.
Archives photographiques
MEP, Paris.



Fig. 15 :
Auguste Chapdelaine, souliers,
laine, cuir. Salle des Martyrs, MEP,
Paris. © Gaël Favier.

Ce costume, comme celui de la population, tient compte du climat. Dans les diocèses du nord et nord-est, la fourrure est fréquente ainsi que les bottes fourrées ; plus au sud, le large chapeau de paille permet de se prémunir de la chaleur et du soleil. Les simples prêtres s'habillent avec moins de recherche, souvent comme des bourgeois et quelque fois comme des paysans (fig. 13-20).



Fig. 16 :
P. Burnichon et P. Blondel,
remarquer les bottes.
Archives photographiques
MEP, Paris.



Fig. 17 :
P. Baudry et son personnel, vers 1900.
Archives photographiques MEP, Paris.



Fig. 18 :
P. Pic, vers 1905.
Archives photographiques MEP, Paris.

Pour la plupart, ils adoptent la coiffure capillaire chinoise introduite par les Mandchous au milieu du XVII^e siècle, en se rasant la tête à l'exception d'une touffe de cheveux au milieu du crane qu'ils laissent pousser et portent tressée en natte ; par exemple les martyrs Jean Gabriel Perboyre, lazariste, mort en 1840 et Alberico Crescitelli (1863-1900) assassiné pendant la guerre de Boxers.

Ce désir de proximité de la population par le vêtement n'est pas le propre des missionnaires catholiques, les anglicans et les presbytériens font de même à l'exemple de Williams C. Burns, vers 1870 (fig. 26).



Fig. 19 :
P. Pic en grand tenue de mandarin. Ce cliché est typique des prises de vue « exotiques », un simple prêtre déguisé en mandarin avec de surcroît la plume de paon au bonnet ! Archives photographiques MEP, Paris.



Fig. 20 :
Vincent Lebbe, après la 1^{ère} Guerre mondiale. Archives photographiques MEP, Paris.

Célébration liturgique

L'accommodation mise en œuvre par les missionnaires se traduit aussi dans la célébration liturgique. Celle-ci ne diffère pas de celle décrite par le Missel romain quant au déroulé et aux paroles sacramentelles mais par l'adaptation de certains détails vestimentaires. Le vêtement liturgique est maintenu selon la coupe européenne, romaine ou hispanique, avec un décor tissé ou brodé reprenant l'ornementation chinoise (fig. 21). En revanche, se pose la question de la tête couverte. Pour les autochtones, il est inconcevable qu'un ministre du culte célèbre la tête découverte ! Aussi, le 27 juin 1615, Paul V accorde-t-il aux jésuites le privilège de célébrer la tête couverte d'une calotte de la couleur liturgique du jour. Le 23 décembre 1673, Clément X, par le bref *Decet Romanum pontificem* (Archives MEP, carton 269/139) étend le privilège accordé aux jésuites à l'ensemble des missionnaires européens. Cette permission est relayée par un mandement de Mgr Pallu aux membres de sa Société (François Pallu, Exposition avec Rome ; Archives MEP, ms. 108, ch. VI /90, « Celebrandi missam capito coperto »).

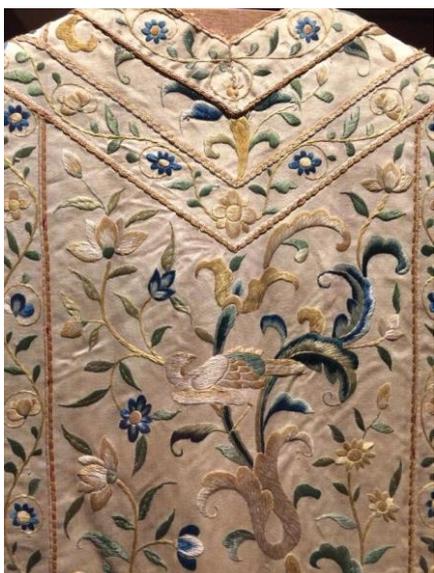


Fig. 21 :
Chasuble avec décor chinois, Musée salle des Martyrs, Missions étrangères de Paris.



Fig. 22 :
Bonnet chinois, soie, broderie soie polychrome, vers 1870. Coll. OPM, Lyon.

La querelle des Rites freine un temps l'*accommodation* dont plusieurs papes limitent les possibilités. Pour certains théologiens romains, accepter les rites indigènes pourrait favoriser le retour de certaines formes de paganisme ou de culte des idoles. La controverse débute en 1634. Après de nombreux échanges épistolaires, lettres et commissions d'enquête, Clément XI interdit ces pratiques en 1704, sur avis du légat Charles-Thomas Maillard de Tournon (patriarche d'Antioche, créé cardinal en 1707 ; mort à Macao le 8 juin 1710). Puis, le 19 mars 1715, il interdit les rites traditionnels chinois par la bulle *Ex Illa Die*, malgré une intervention de l'empereur lui-même. Trente ans plus tard en 1744, la bulle *Omnium Sollicitudinum* proscribit définitivement les « rites non chrétiens ». Cependant, ces interdits romains ne touchent pas les détails vestimentaires qui ne sont pas désignés nommément dans les textes pontificaux.

Au XIXe siècle, la calotte portée pendant les célébrations change de forme et devient le « bonnet chinois » en soie de couleur, dont je n'ai pas trouvé d'exemple antérieur au XIXe siècle (Berthod et al. 2015, 135-6). Il s'agit d'un bonnet rigide en taffetas de soie de forme cubique, renforcé par du carton ou du cuir, avec deux fanons tombant à l'arrière rappelant la coiffure de Matteo Ricci. Quatre ailerons, ornés de broderie en soie polychrome, s'attachent à la partie haute du bonnet et retombent librement sur les côtés (fig. 22-24). Ce bonnet rappelle l'ancien bonnet aulique porté à la cour impériale, le *fang ky-mao*, dont l'empereur donne la jouissance aux missionnaires (Barbier de Montault 1899, 287). Saint-John Perse, secrétaire de la légation française à Pékin pendant la première guerre mondiale le décrit comme une « extraordinaire coiffure d'insecte » (Saint-John Perse 1972). Il est vraiment une exception dans le costume traditionnel liturgique romain. La seule autre exception connue est la coiffure de chef introduite dans la liturgie zaïroise au Congo après 1970 et approuvé par la Congrégation pour le Culte divin en 1988 (Kabongo 2005).



Fig. 23 :
Bonnet chinois, Charles Lameire, aquarelle sur papier, Paris, vers 1900. Coll. part.



Fig. 24 :
Bonnet chinois, procession vers 1910, même les prélats romains portent le bonnet sur le costume de la Cour romaine ! Coll. OPM, Lyon.

Vietnam

Dans l'ancien royaume d'Amman, l'actuel Vietnam, le même phénomène est observé. Le premier évangéliste, le jésuite Alexandre de Rhodes (1593-1660), y arrive en 1627. Il est représenté avec la même large robe croisée et le même couvre-chef que le père Ricci (fig. 25). Les empereurs d'Annam sont foncièrement hostiles à l'entreprise missionnaire et n'admettent pas les ecclésiastiques occidentaux à leur cour. Cela explique la décision des missionnaires de prendre l'habit des marchands pour passer inaperçus, comme le père François Deydier lorsqu'il débarque en 1666. Il est sacré évêque titulaire d'Ascalon et nommé vicaire apostolique du Tonkin en novembre 1679. La persécution officielle ne cesse qu'en 1862, sous la pression de la France. Dans ce contexte, la discrétion est de rigueur. Dans la seconde partie du siècle, les missionnaires portent une robe de soie boutonnée sur le côté et l'épaule droite, comme le prêtre MEP Augustin Schoeffler, martyrisé en 1851 (fig. 26).



Fig. 25 :
Alexandre de Rhodes.



Fig. 26 :
Augustin Schoeffler. Archives photographiques MEP, Paris.

Corée

A la différence des autres royaumes asiatiques, la Corée n'est pas évangélisée par des missionnaires occidentaux mais par un jeune coréen, Lee Seung-hun qui va chercher le baptême en Chine, en 1794, auprès d'un prêtre français, le Père Gramond. Quelques petites communautés se forment et survivent sans pasteur. Après plusieurs appels au Saint-Siège, quelques missionnaires MEP arrivent en 1836 avec le premier vicaire apostolique, Mgr Bru-guière accompagné du Père Maubant ; tous deux sont tués rapidement. En 1837, le deuxième vicaire apostolique, Mgr Imbert, leur succède et meurt en martyr l'année suivante. La persécution cesse en 1876 avec le traité de Ganghwa, imposé par le Japon ; cependant, les missionnaires doivent rester dans la clandestinité. Les européens sont définitivement tolérés à partir de 1884 sous la pression des occidentaux. Compte tenu de la persécution, le costume porté par les missionnaires est celui des hommes simples, le *hanbok* qui signifie littéralement « vêtement coréen ». Il se compose d'un pantalon ample et d'une veste, le tout recouvert d'une ample robe blanche ou noire, le *durumagi* (couleurs imposées par la loi), en chanvre ou en coton, et de la coiffure traditionnelle, le *gat*, chapeau plat aux larges rebords de couleur noire (<http://inside-corea.com/lhistoire-du-hanbok/>). (fig. 27-28).



Fig. 27 :
Pierre Aumaitre, MEP, mort en 1866 : large manteau blanc. Salle des Martyrs, MEP, Paris.



Fig. 28 :
Thomas Kim (1821-1846) premier prêtre coréen vêtu du hanbok avec chapeau noir, il porte l'étole pastorale directement sur le vêtement traditionnel, MEP, Paris.

Indes

Le père jésuite Roberto de Nobili (1577-1656) débarque à Goa en 1605 puis gagne Madurai, capitale d'un petit royaume tamul, au sud de l'Inde. Devant l'échec apostolique de ses prédécesseurs, il comprend qu'il faut vivre aux regards des Indiens comme un brahmane, car aucun Indien ne deviendra chrétien si cela signifie pour lui la déchéance en une caste sociale inférieure. Il s'interdit alors de consommer de la viande ce qui l'associerait irrémédiablement aux castes inférieures, lui déniaient *ipso facto* toute influence religieuse. Utilisant ses origines familiales aristocratiques, il se présente d'abord comme un *kshatriya*, un membre de la caste des guerriers, obtenant ainsi une identité lisible pour les Indiens. Il prend ensuite le statut de *renonçant* dont la réputation de sainteté lui permet de fréquenter toutes les castes, y compris celle des brahmanes ; il revêt une tenue safran serrée par le cordon brahmane, se couvre la tête d'un voile, chausse des socques de bois et se munit d'un *kamandalu*, le pot à eau des ascètes (fig. 29-30).



Fig. 29 :
Roberto de Nobili.



Fig. 30 :
Roberto de Nobili, gravure, fin du XVIIIe siècle. Coll. part.

Cette manière de vivre et d'évangéliser inquiète les autorités de l'Église à Goa puis celles de Rome. Accusé de déformer le message de la foi chrétienne et de mélanger cérémonies chrétiennes et rites païens, Nobili rédige un long document pour se justifier. Le pape Grégoire XV institue une commission qui décide, après treize ans de discussions, que les aménagements prônés par Nobili sont justifiés pour propager le christianisme en Orient. Le pontife autorise les brahmes convertis à porter le cordon et le *kudumi* comme signes distinctifs de leur rang social et de leur noblesse ; ils doivent recevoir ce costume des mains d'un prêtre catholique et non dans un temple hindou. A la suite du père de Nobili, quelques jésuites comme le poète Constanzo Beschi continuent la mission (fig. 31). Après la suppression des jésuites (1773), la *Propaganda Fide* demande à la Société des Missions étrangères de Paris d'assurer la relève. Quelques prêtres français arrivent en 1777 auxquels les anciens jésuites restés sur place prêtent main forte. Parmi eux, Jean-Antoine Dubois (1788-1848) qui se distingue par l'étude des *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde* publié à Paris en 1825 (fig. 32).



Fig. 31 :
Jésuite en costume de brahmane.

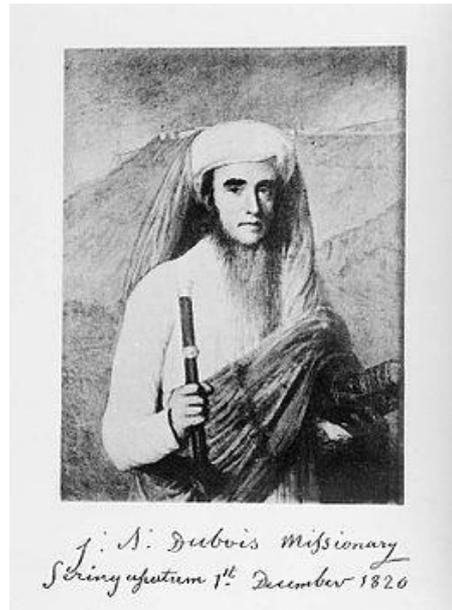


Fig. 32 :
Jean Antoine Dubois, gravure. Coll. part.

Le vêtement de Nobili et de ses successeurs se compose d'une robe safran et d'un grand châle qui couvre la tête et retombe sur les épaules ; la longueur de cette pièce d'étoffe permet de s'en draper. Il semble que les évêques des Missions étrangères, arrivés à la fin du XVIIIe siècle aient gardé leurs vêtements occidentaux et romains ; en revanche, les prêtres, à l'image du Père Dubois, portent une robe ou soutane blanche, la tête couverte d'un turban et enveloppé dans un grand châle. De nombreux documents iconographiques et photographiques montrent que cette pratique est encore vivante jusqu'aux années 1920 (fig. 33-36).



Fig. 33 :
Missionnaire à Madurai, 1900, le prêtre conserve la barrette romaine. Archives photographiques MEP, Paris.

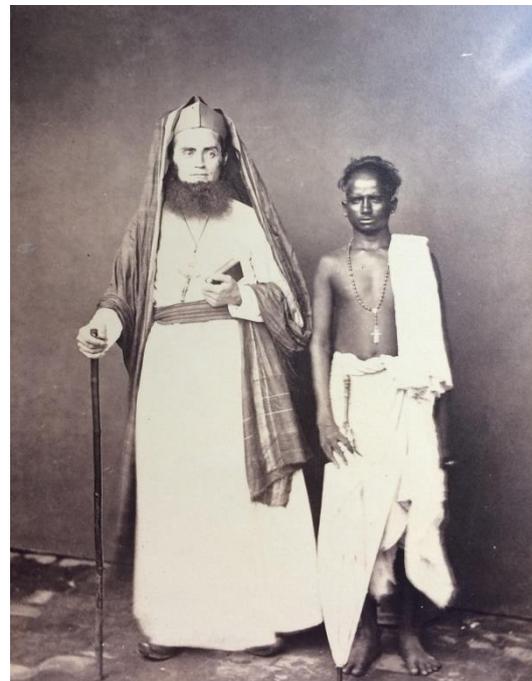


Fig. 34 :
P. Bolard, MEP, à Pondicherry. Archives photographiques MEP, Paris.



Fig. 35 :
P. Badenier. Archives photographiques MEP, Paris.



Fig. 36 :
Les pères Jaussone et Jacquemin à Bangalore. Archives photographiques MEP, Paris.

Conclusion

Les missionnaires en Extrême-Orient ont porté, dès la fin du XVI^e siècle et jusqu'au premier tiers du XX^e siècle, le costume local des lettrés, des mandarins ou des gens du peuple selon le principe de l'accommodation et en fonction du contexte socio-culturel. Des zones d'ombre demeurent comme le processus de nomination au rang de mandarins de plusieurs évêques et scientifiques occidentaux et le passage de la calotte liturgique au bonnet chinois.

Bibliographie

Archives des MEP, Paris.

Barbier de Montault, Xavier. 1899. *Le Costume et les usages ecclésiastiques selon la tradition romaine*.T.Paris :Letouzey&Ané.

Berthod, Bernard.2009.« Les arts liturgiques au contact des missions, exemples de transculturation », In *Colonial fashion : what happens to fashion when it travels ?*Actes ICOM 2008, Santiago du Nouvel Extrême, 38-41.

Berthod, Bernard et al. 2015. *Dictionnaire des arts liturgiques, du Moyen-âge à nos jours*.Chateauneuf-sur-Charente :Frémur.

Étiemble, René. 1996. *Les Jésuites en Chine, la querelle des rites (1552-1773)*.Paris : Julliard.

Gernet, Jacques. 2003. « Della Entrata della Compagnia di Giesù e Cristianità nella Cina de Matteo Ricci (1609) et les remaniements de sa traduction latine (1615) ». In *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*147,61-84.

Kabongo, Edouard. 2005.*Le rite zaïrois de la messe. Théologie de l'Eucharistie en contexte africaino-congolais*.Thèse. Freiburg i. Ü, Theologische Fakultät.

Louvet, Louis-Eugène.1896. *Les Missions catholiques au XIXe siècle*. Paris :Desclée de Brouwer, 170-245.

Saint-John Perse. 1972 Lettre à Mme Amédée Saint-Léger-Léger, Pékin, 27.01.1917. In *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1972, 834.

Raciné, Auguste. 1888. *Le Costume historique ancien*,. Paris: Firmin-Didot.<https://www.chineancienne.fr/19e-s/racinet-le-costume-historique-chine/>

Wei Tsing-sing, Louis. 1965. *La lutte autour de la liturgie chinoise aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Bruxelles.